

## L'HONNÊTE HOMME.

*Suite et Fin*

LE MÊME AU MÊME.

Dunkerque.

Dans deux jours, Emile, dans deux jours tout sera décidé ; je serai un objet de dérision ou j'aurai réussi. Ces doutes, ces trames, ces alternatives d'espérance et de découragement me rendent malade et usent mon énergie morale. Si j'échoue, je compte quitter la France et repartir pour l'Amérique. Je ne pourrais supporter le triomphe de ces gens-là.

GEORGES.

*Le même au même.*

Dunkerque.

J'ai réussi, mon cher Emile ; je suis député. Tu crois peut-être que je suis heureux ? détrompe-toi, mon ami. Je me trouve sous le poids d'une tristesse profonde et dans un découragement à peu près semblable à celui que m'aurait valu un échec dans mes prétentions. Si tu savais tous les ressorts qu'il a fallu employer pour réussir ! N'est-ce pas, dis-moi, une chose douloureuse et pleine d'amertume que de se voir forcé de recourir à de petits moyens quand on ne veut qu'une grande chose ? de flatter des intérêts mesquins et privés lorsqu'il s'agit de la patrie ? de n'obtenir que par des brochantes ce qu'on sent mériter, ce que l'on ne voudrait devoir qu'à sa propre valeur individuelle ? Adieu, Emile ; je t'embrasserai dans quelques jours en me rendant à mon poste, car les Chambres s'ouvrent prochainement. Puisse la tribune me faire oublier les mesquineries sous lesquelles il a fallu me courber pour arriver dans l'arène politique !

GEORGES.

BLANCHE VALENTIN A SON FRÈRE  
ÉMILE.

Paris.

Georges ne peut trouver le temps de t'écrire, mon frère, et il me charge

de le faire en son nom. Mon pauvre Georges ! si tu savais comme la vie politique le dévore et le fait souffrir ! Consciencieux, loyal, dévoué aux intérêts du pays, il s'imole âme et corps, repos et santé, à servir et à défendre ces intérêts, sans tenir compte ni de sa propre fortune politique, ni des exigences de partis qui pourraient le servir. Aussi ses adversaires ne lui épargnent-ils point les attaques vives sans mesure et sans conscience. Georges affecte, même avec moi, une grande indifférence pour ces injustices ; mais il me trompe et cherche lui-même à se tromper à cet égard ; il souffre, Emile, et il souffre cruellement ! Toujours sombre, souvent préoccupé, je ne vois plus que rarement sur ses lèvres un sourire qu'efface presque aussitôt une pensée pénible. Son front vieillit, son noble visage se décolore, et je redoute que son organisation nerveuse et impressionnable ne devienne trop faible pour résister à tant de secousses. Dieu veuille que nos craintes soient mal fondées ! je le désire, Emile ; mais je n'ose y croire. Nous ne sommes heureux ni mon mari ni moi, cher Emile, et je crains bien que Georges ne porte souvent vers notre vie paisible d'autrefois les mêmes regards mélancoliques et de regrets que je ne cesse d'y attacher.

BLANCHE.

Ces lettres suffiront pour donner une idée de ce qu'éprouvait Georges au milieu de la vie politique dans laquelle il marchait du reste à grands pas ; car actif, désintéressé et surtout d'une haute intelligence, il ne pouvait manquer de se frayer un rapide chemin au pouvoir. Pendant ce temps-là son beau-frère Emile, heureux de son travail, de sa modeste fortune et de la tendresse de sa famille, voyait s'écouler doucement une existence facile et sans sobresauts. Non point toutefois qu'il restât étranger aux intérêts de son pays et qu'il refusât sa cote-part de travail et de soins à son pays. Loin de là, nommé à l'unanimité par ses concitoyens, et sans qu'il eût sollicité cet honneur, conseiller municipal, il se vit désigné par le gouvernement pour remplir les fonctions d'adjoint

au maire, et s'il ne reçut point cette dignité avec une bien grande joie, il n'en remplit pas moins rigoureusement tous les devoirs qu'elle lui imposait. S'il soupirait parfois en consacrant à ses nouvelles fonctions un temps qu'il aurait voulu passer près de sa femme et de sa famille, cependant il n'en revenait pas près d'eux un instant plus tôt s'il fallait acheter ce bonheur par quelque concession faite au détriment de ses travaux administratifs. Aussi, chacun rendait à son dévouement modeste et à son activité sans étalage une justice unanime, et qui lui valait l'estime et l'affection générales. Car il y a des mérites et des vertus qui exhalent un parfum si doux, qui savent si bien se faire pardonner leur supériorité, que, loin de les méconnaître, on les aime et l'on se plaît à les honorer. Emile n'usait de ses fonctions que pour obliger ; s'il devait, comme magistrat, lutter contre des intérêts privés, il le faisait avec tant de loyauté, il savait si bien entourer de bienveillance une mesure sévère, que la partie lésée se résignait de bonne grâce à la concession que l'on exigeait d'elle.

Telle était la vie d'Emile, telle était sa position sociale, lorsqu'après une année entière de séparation il vit son beau-frère Georges, qui profitait de la clôture de la session législative pour venir passer quelques jours dans sa famille et faire respirer à sa femme l'air natal. La jeune Flamande, au milieu de la vie brillante qu'elle menait à Paris, regrettait secrètement la douce obscurité de son existence de province et respirait mal à l'aise loin de son pays bien-aimé. En apparence, elle s'était vite habituée à son nouveau genre de vie, et avec ce tact exquis que possèdent les femmes elle avait adopté les manières du monde nouveau dans lequel elle se trouvait : son mari, lui-même ne reconnaissait plus la simple et naïve Blanche dans la jeune femme qui faisait les honneurs de son salon avec tant de distinction et de grâce : Blanche savait que c'était un moyen de plus de plaire à son mari, et rien ne lui avait été pénible et difficile pour arriver à ce résultat de tous ses vœux. Mais comme une fleur étrangère transplantée dans un nouveau climat languit secrètement, malgré les déli-